

## Eugène Nicole

# Vers le Grand Départ

Les souvenirs de mon réveil demeurent confus. Il me semble que dans ma chambre de la maison Jacquet, le soleil entre à flots. C'est un beau matin de juin, encore un peu frais. Un jour pris à sa source, pas à la source du jour lui-même, à celle plus vaste, venue d'ailleurs, qui s'enrobe à l'archipel comme un commencement du monde. Mais quand nous passons devant le nouveau Collège pour monter au « Laïque », le temps m'apparaît stagnant et brumeux. La cafetière est sur la table (soleil). J'aperçois (jour gris) la salle d'examen. On décachette la grande enveloppe arrivée de Paris, les libellés de chacune des épreuves sont répartis dans d'autres, plus petites, que l'on ferme sous nos yeux. On lit la dictée où il est question d'Alger la Blanche et de l'aéroport de Villacoublay. On demande l'âge du narrateur. C'est un enfant qui parle mais ce n'est pas le style d'un enfant. Pour mettre un comble à notre perplexité, il pleure, et le ciel se couvre. Il pleut. Pleure-t-on quand on écrit si bien ? Au-dessus de l'estrade, nous surveillent Marianne et Jules Ferry. L'auteur de la dictée doit avoir l'âge moyen de ces deux bustes. Ouvertes avec le même cérémonial, les enveloppes livrent l'une après l'autre le secret de leur contenu. L'une demande *si la liberté est le droit qu'a chacun de nous de se discipliner lui-même afin de ne pas être discipliné par les autres*. La suivante quelles *réformes sociales* accomplit la Troisième République. La troisième veut un schéma du cœur (le cœur scolaire, ordinaire, le cœur des planches d'histoire naturelle, pas celui de Jacques Cartier). La quatrième nous invite à comparer les deux versants des Alpes. (Heureux hasard : la semaine précédente, nous avons lu, dans le dernier numéro de *Paris-Match* apporté par le bateau postal, un reportage traitant de ce sujet.)

Instable saison du départ : le vent a tourné durant la composition d'histoire, *le corne à brume* a mugé sans discontinuer. Une éclaircie salue, au balcon de pierre, la proclamation des résultats de l'écrit. Je suis au bas de la liste (et du perron) mais dans le peloton des admissibles. Nous allons avec Jeanne chez l'un des anciens navigateurs solitaires acheter des baskets pour l'épreuve de gymnastique. Elles sont blanches, flambant neuves et dès que je les ai chaussées, je me sens un autre homme. Je pulvérise mes records à la corde-à-sauter, j'ai le vent de poupe, je suis lancé. Je me déjoue à l'oral de tous les pièges et de toutes les embûches. Un flair me guide vers les bonnes questions dans l'amas des petits papiers pliés sur la table du jury. Je m'exprime avec modestie mais fermeté. Le charbon, maladie du sang. Aus-

sitôt ronronne à mon oreille la page correspondante du manuel récitée par Monsieur. Il trace mes paraboles au tableau noir, je brode autour, je dis-cours, j'emporte le morceau.

« Il a un bon bagage, il est astucieux : il ira loin », a dit l'inspecteur primaire.

J'irai : là-bas. Avec mes bagages.

Dorénavant, je suis l'enfant de la malle.

Au début de l'été, je n'avais pas trop prêté attention à la malle. Je ne me souviens pas du jour où elle a franchi l'escalier du grenier pour venir s'établir, béante, dans le grand corridor de la maison Jacquet, au pied de la machine à coudre. Elle datait d'avant ma naissance. C'était une de ces malles de paquebot munies d'un compartiment amovible, avec des étagères, et qui, plantées debout, faisaient fonction d'armoire dans la cabine, lors des longs voyages de jadis. Vide, elle ne m'avait pas montré sa vraie nature. C'était encore un objet de la maison. Elle avait gardé de ses précédents voyages un air festif. On l'apercevait sur une photo de mon père prise quand il était allé, jeune homme, se promener sur la côte d'Azur, avec cette étape à Nuits-Saint-Georges, dont il parlait parfois. On s'apprêtait à la charger sur le *Liberté* ou le *De Grasse*. Et puis, on mettrait du temps à la remplir. Un papier à fleurs la tapissait. Elle rappelait le décor des chambres de notre villa de Langlade, sur la Petite-Miquelon. Vaste et vide, elle évoquait plutôt la belle saison qui me séparait du départ, l'été de gambades durant lequel je me reposerais sur mes lauriers, excité de temps à autre par la pensée du grand voyage mais sans aller plus loin que Paris, comme un touriste ou un vacancier. Dans mes images de l'arrivée en France, il n'y avait pas de place pour l'internat. Je me cantonnais au Mont-Saint-Michel (que nous survolerions), à Versailles, aux quais de la Seine, à la Conciergerie. Je sortais de mon hôtel pour flâner sur les berges ou aller voir le tombeau de Napoléon. Maître Alphonse, le notaire, prétendait que sa disposition contraignait les visiteurs à s'incliner devant les restes de l'Empereur. Je vérifierais que ce n'était pas une invention de sa part, un de ces faux souvenirs qu'on se forge avec les années, je lui confirmerais si le dispositif était bien tel, au dos d'une carte postale des Invalides. « Du reste, disait mon père, tu n'auras pas loin à aller. Du bureau de M. La Morizière, si je me souviens bien, on aperçoit les Invalides. » Ce haut fonctionnaire, directeur des archives coloniales au Ministère de la rue Oudinot, devait nous accueillir au Bourget. J'emportais pour lui, dans mon portefeuille, trois « Aviso Ville d'Ys » non dentelés, présent de mon grand-père, à qui il achetait des timbres-poste.

La malle, elle, ne connaîtrait pas Paris. Elle n'appartient pas au voyage en avion. Ce n'était pas un bagage au même titre que les valises. Acheminée par voie de mer, elle irait seule, beaucoup plus lentement que nous, sans

préambule récréatif. A peine un arrêt au Havre, puis le chemin de fer, petite vitesse, jusqu'au Pensionnat.

Je revois très bien l'arrivée de la malle au Pensionnat, fin octobre ou début novembre. On était venu m'en avertir en classe le matin. J'avais reçu permission de me rendre chez le frère concierge. Avec son adjoint, il m'avait aidé à la monter jusqu'au dortoir, sous les combles. Cinquante lits s'y alignaient sur trois rangs, flanqués chacun d'un accessoire semblable, sauf que la malle de Saint-Pierre était beaucoup plus grande que les cantines de France. On m'avait laissé seul pour l'inventorier. J'avais fait jouer les serrures et quand elle s'était ouverte j'avais eu un pincement au cœur.

Tant qu'elle était en route, pour ainsi dire, je voyageais encore. Son arrivée au Pensionnat faisait du départ un événement irréversible. Elle y mettait un point final. Sa texture de cuir bouilli, renforcée de grosses lattes de bois, ses ferrements pour fond de cale de négrier en apportaient la preuve matérielle. Elle ajoutait au mien son départ à elle, dont j'ignorais les circonstances précises, le jour où, sans doute, non loin du quai de la poste, une grue l'avait hissée dans le navire, alors que la veille, encore ouverte dans le corridor, Jeanne y déposait les derniers «effets» sur lesquels elle venait de coudre mon matricule : 707. Dans le grand cercueil qu'elle était devenue, les petites fleurs avaient disparu sous les affaires pour l'hiver, le gros du trousseau, les couvertures et l'édredon. Et le premier tiroir ôté, déposé sur le lit, je ne voyais même pas mes vêtements. Des interstices était sorti l'air du pays. Dans l'empilement des lainages se glissait un souvenir plus tendre ; plus dur aussi, fossilisé. Un grand quart d'heure, je n'osais rien défaire. M'apparaissaient sur le dessus les derniers gestes de Jeanne qui les avait pliés. Et si je plongeai finalement la main dans ses profondeurs, c'est que j'avais un urgent besoin de mouchoirs.

Après ma visite au gouverneur et ma station devant le cabanon, le matin de mon premier retour, j'ai encore erré dans les rues. J'étais en retard pour le déjeuner. Ma grand-mère avait préparé des morues au four. J'ai repris ma place à table, le dos à la vitre. Ma tante Marie affirme que je suis plus calme, réservé, presque distant. Je porte des lunettes de France. Ma vision a changé. La maison me paraît plus petite.

J'ajoute qu'à midi, poussant de grands landaus, sur le parvis de l'église, des femmes m'ont croisé sans me reconnaître. Mais, moi non plus, je n'ai pu mettre un nom sur leurs visages.

Les morues étaient délicieuses. Nous en avons remangé au dîner, puis nous sommes sortis, inaugurant le rituel du tour de l'île en voiture par lequel s'achèvera désormais la première journée de chacun de mes retours.

Extraite du garage avec la famille tassée dedans, la Peugeot crème qui roulait phares allumés me montrait le cordon d'asphalte qui s'étend sur la longueur de l'île. Car le parcours nocturne multipliait ses dimensions ; à l'inverse de la maison, il donnait de nos lieux une image agrandie, enduisait d'encre les rivages avec les reflets du ciel, éclairait les nuages avec les métrages de l'écume, les rendait si froids et mobiles que nous traversions tour à tour espace et saisons. La nuit même s'élargissait. Comme en un condensé de mes deux ans d'absence, elle mettait un souffle de printemps ici, un brin d'automne plus loin ; même l'hiver m'apparut dans les ultimes tournants menant au Frigorifique, et des pneus munis de chaînes, si mon père n'avait pas eu la parfaite maîtrise de son véhicule, n'eussent pas été superflus pour vaincre le verglas.

Qui roule sur Saint-Pierre la nuit ne se croit plus un seul instant sur les microscopiques taches d'encre de la carte, ses yeux comme des phares balayant l'asphalte qui s'éfile et prévoyant ses courbes qui s'étagent, luisent comme ceux des lapins qui traversent au péril de leur vie la route Iphigénie, bondissent dans les terrains vagues de ces solitudes, gagnent leurs abris sous les épicias rampants, connaissent des fossés où il fait plus chaud, s'accouplent dans les herbes sauvages, lèvent la patte à la rencontre du roc altier découpé en biseau où gicle l'écume, puis regagnent leur gîte sous la lune dans les blondeurs pâles des accotements creusés par les terrassiers de l'Administration.

Les fermes qui dans ces régions sous la mer, protégées par les bancs de galets, sont l'originalité du Bout-de-Savoyard, on s'étonne qu'elles subsistent, me disais-je, mais c'est grâce à l'oseille. L'oseille sauvage est le pactole de Savoyard ; j'aurais pu demander à mon père de le confirmer, mon père qui conduisait sagement ou à train d'enfer pour m'en rappeler la belle saison.

Sur ce paysage japonais, s'étendait la lune ; ma tante Marie se taisait ; ma sœur comptait les touffes de joncs, la constellation de Saint-Jacques, grand apôtre du Firmament, agrippait à la voûte l'étendard de nos transports, Jeanne dans son habit noir égrenait la romance des retrouvailles. Ma petite grand-mère avait attendu longtemps ce moment béni.

Tantôt je me croyais dans un bathyscaphe fouillant de son projecteur le plancher de la mer, tantôt dans la chambre des cartes, à la timonerie d'un navire, la nuit, les cadrans phosphorescents de la voiture en guise de boussole indiquant, malgré les lacets, que nous faisons route vers le nord.

Pour penser le Grand Départ, je préfère en revanche l'image du matin. Si je tiens dans l'ombre la scène des adieux, c'est pour mieux l'éclairer de ses deux temps. Je veux remiser dans une voûte sépulcrale le groupe sculp-

tural et figé des « bourgeois de Calais ». Un hangar fera l'affaire, dans le bâtiment des douanes, tout proche. On les enveloppera dans leur suaire pour ne les ressortir que certains jours. On refaçonnera les plis des robes en replaçant sur l'étroit quai, à l'endroit exact et dans les poses qu'ils avaient ce jour-là, ces êtres pour la plupart disparus, mais que l'air de la mer réanime, et que réchauffe enfin, s'élevant derrière leurs dos, la façade à briques rouges du bâtiment des Postes. Larmes coulent, abondantes, larmes séchées suintent, figées.

Je m'assieds sur la cale et j'examine l'enfant. Balancé entre la tristesse de l'exil et l'excitation de l'aventure, qui sans doute l'emportait, le collégien qui flotte un peu dans une veste à martingale beige a l'air d'un touriste joufflu et ressemble à Tintin, appareil photographique en bandoulière. Jeune reporter du « Matin », peut-être sait-il déjà qu'il engrange des notes pour son livre sur le départ ? Ou bien, plein de tact, maître de la maison marine des adieux, organisateur de ses pompes funèbres, de son propre convoi dont les milliers de kilomètres l'enthousiasment (mais on franchira l'Atlantique en une nuit, on tournera la page, on verra le soleil doré les petits châteaux de votre pays, pelotonnés autour de leur attirail équestre), est-il conscient que ses prérogatives sont celles d'un metteur en scène qui rappelle à chacun son rôle dans le film qu'on s'appête à tourner ? Y compris au soleil ?...

Cérémonie des Adieux, scène 1. Reliefs du petit-déjeuner sur la table de la cuisine.

2. Ils marchent, ils sont sortis de la maison.

Scène 3 ; les dernières embrassades.

(qu'on comprenne l'émotion, le vœu d'enregistrer, dans l'ordre des étreintes, la gradation des liens d'amour, des liens du sang ; bien marquer les pauses, le rythme de plus en plus ralenti de la séquence, la gradation dramatique et douce des baisers.)

La pénultième pour l'aïeule. L'ultime de l'ultime : Jeanne.

Pourtant Jeanne n'était pas la dernière de ses proches qu'il avait embrassée en songeant qu'il ne la reverrait pas d'ici trois ans. Marie, la grand'tante, était l'usurpatrice du dernier baiser. Il lui en avait voulu durant les quelque deux heures de la traversée jusqu'à Terre-Neuve, se détournant ostensiblement d'elle dans l'embarcation. Il lui reprochait son immixtion indiscrete dans les débuts de sa grande aventure, aurait préféré s'accouder seul au bastingage pour en savourer l'inconnu (tout en surveillant discrètement Monsieur, dont il avait la garde). Tassée sur un banc, la douce femme avait les larmes aux yeux. La contrariété que suscitait son importune tendresse affectait son esprit et son cœur que soulevait le creux des vagues. Elle avait déployé

des ruses inouïes pour accomplir un projet, somme toute adorable. Elle voulait, sans avouer le but secret de son stratagème, accompagner son filleul dans le minuscule tronçon de l'archipel à Fortune.

Depuis des semaines elle se lamentait. Maintenant revenues chez elles, et mères de familles nombreuses, les anciennes bonnes du Café du Nord, qui s'étaient dévouées pour le négoce familial, n'avaient jamais reçu la visite de leur ancienne patronne. Que devait-on penser de Marie Flahaut sur la péninsule de Burin ! Elle était la marraine d'enfants qu'elle ne connaissait pas ou à peine. Relisant leurs lettres, elle avait essayé de reconstituer leurs progénitures respectives, s'apercevant avec effroi qu'elle ignorait si Milfred était l'aînée de Neely I (1930-1939) ou de Nelly II (1940-1944) ; si la caisse de homards qui nous arrivait chaque année de Lameline deux jours avant Noël provenait de l'une ou de l'autre en remerciement du mandat qu'elle avait adressé à chacune, si la dernière photographie des rejetons de Nelly III (1945-1948) n'avait pas été malencontreusement glissée dans un mot de Nelly IV s'enquérant de mes succès scolaires, auquel cas dans sa réponse elle avait commis vis-à-vis de cette dernière (1949-1952) un impair impardonnable sans compter que la précédente pouvait s'inquiéter de son silence ou la trouver bien ingrate. « Eh bien, disait Jeanne pour calmer sa sœur, si tu veux, nous irons l'été prochain faire là-bas nos devoirs de dames patronnesses. » Mais Marie revenait à la charge, animée d'un sentiment d'urgence. On la surprenait, assise dans sa chambre, devant le petit coffre-fort ouvert, comptant des liasses de dollars. Elle avait plusieurs fois fait mine de préparer sa valise pour la tournée des bonnes. Et le matin du départ, après une nuit de cauchemars sans fin où, disait-elle, l'une des Nelly en détresse n'avait cessé d'implorer sa visite, elle était assise dans la pinasse une demi-heure avant moi.

Le déjeuner à Fortune, dans l'unique restaurant de fortune du famélique petit port de pêche, s'est gravé dans mon esprit parce qu'on nous y servit du pain mou et moisi, comme l'adieu à Marie qui, deux heures plus tard, ayant du bureau de poste adressé des mandats à toutes ses protégées, reprit sur la pinasse la route de Saint-Pierre, s'avisant que Jeanne aurait besoin d'elle, en ces tristes jours. En outre elle avait imploré le ciel, durant ces agapes à la Emmaüs, que dans la vie qui m'attendait en France je ne manquasse jamais de pain, quitte à en découper la partie moisie avec la pointe de mon couteau.

Et tandis qu'aujourd'hui la sortie de Marie m'évoque le beau trajet d'un dauphin qui bondit en arches libres et qu'on perd de vue sous l'eau, ainsi nous nous quittâmes, sanglotant, sur une pauvre jetée de bois jonchée de coquilles de moules dont les meules s'élevaient çà et là sur le petit port.